

# LA FORÊT DE BONDY

GRAND ROMAN HISTORIQUE

(Voir à partir du n° 1)

## CHAPITRE XXXVIII

Les deux voyageurs

Mais en ce moment il ne s'agissait pour lui ni de pratiquer une escalade, ni de se laisser glisser de quelque hauteur.

Il voulait tout simplement tendre un piège au jeune officier dont il convoitait le cheval et la bourse.

Il attacha donc un bout de la corde à un arbre qui s'élevait sur un des côtés de la route, puis il alla nouer l'autre bout, sur le côté opposé, à un gros orme qui faisait face au premier. Mais il eut la précaution, en tendant sa corde, de la poser assez haut, en travers de la route, pour que le cheval lancé au galop pût passer dessous sans être atteint et que le cavalier fût seul heurté par l'obstacle et enlevé à sa monture.

Ce travail accompli avec tout le soin que notre bandit mettait dans ses entreprises, il se coucha au pied d'un des arbres de la route, sur la mousse; et comme la température était assez clémente pour ne pas lui glacer les membres, il ferma un œil et se laissa aller à un demi-sommeil.

L'attente fut longue. Lorsque La Rapière se réveilla l'aube commençait à poindre et une fauvette qui s'était posée sur la corde tendue en travers de la route, chantait sa chanson matinale et semblait narguer le bandit.

Celui-ci eut un juron épouvantable.

Sa ruse pouvait échouer en plein jour. Et puis, il allait être dérangé par les cultivateurs se rendant aux champs.

Toutefois sa mauvaise humeur se calma tout à coup; il venait d'entendre le galop d'un cheval.

— Ah! ah! voilà notre homme, se dit-il. Ma foi, l'heure n'est pas mauvaise. Il ne fait pas encore tout à fait jour. L'affaire peut réussir. Le voici. Dissimulons-nous.

En effet, un cavalier lancé à fond de train, tournait en ce moment-là un coude formé par le chemin, et s'engageait en droite ligue, dévalant une côte qui mène à la Seine.

Le cavalier arriva comme un éclair entre les deux arbres aux troncs desquels la corde était nouée.

Un cri terrible retentit, suivi d'un bruit mat.

Une ombre bondit comme un tigre de derrière un orme de la route, et saisit à la bride le cheval qui venait d'être privé de son cavalier.

La Rapière put ainsi, sans être obligé de courir après la bête emballée, arrêter net la monture du marquis de Beaulieu.

Il courut ensuite, sans lâcher le cheval, vers le corps du jeune officier, étendu sans mouvement sur les pierres du chemin.

Notre bandit avait la main exercée, et, en deux secondes, il eut exploré les poches de sa victime qu'il dépouilla complètement. Il lui dégrafa même son épée, triste trophée, d'un sinistre exploit.

Puis, comme le cri de détresse poussé par le jeune gentilhomme avait pu être entendu par les gardes, que des pas précipités se faisaient entendre, il sauta en selle et se lança au galop, en remontant vers Mantes.

Là, il changea de route, pour ne pas passer par Meulan, gagna Triel par des chemins détournés, et dans la soirée il arrivait à Vaujour, dans cette petite auberge que nos lecteurs reconnaîtront, s'ils se rappellent que nous y avons conduit La Fontaine, au début de cette histoire, et que le fabuliste y passa le restant d'une nuit très agitée.

La Rapière, lui, était là en pays de connaissance, et maître Bouju, l'aubergiste, plus jeune alors d'une vingtaine d'années, l'accueillit comme un ami, ou plutôt comme un complice.

## CHAPITRE XXXIX

Les petits mystères du couvent de l'Annonciade

La Rapière avait eu raison de détalier au plus vite.

Son cheval n'avait pas encore parcouru l'espace d'une centaine de toises, que trois mousquetaires accouraient sur les lieux où le jeune marquis de Beaulieu venait d'être victime d'un si funeste accident.

En voyant un cavalier s'enfuir à toute bride, en apercevant, en travers de la route, immobile, le corps d'un jeune homme, les trois gardes ne doutèrent pas un instant qu'une crime n'eût été commis.

Gaston gisait dans la poussière, la face pâle, les yeux clos, les lèvres décolorées, ne donnant aucun signe de vie.

— Un assassinat, sans doute, dit un des mousquetaires.

— Ou une vengeance! fit observer un deuxième.

— Tiens! c'est un jeune gentilhomme, et il n'a pas d'épée au fourreau, dit un troisième.

— Il aura voulu se défendre.

— C'est peut-être un duel.

— Mais on ne voit pas trace de sang ni de blessures.

— Attend donc, reprit le premier des trois gardes qui avait parlé, mais cette physionomie... ces traits.

— Quoi! tu reconnaîtrait ce jeune gentilhomme?

— Mais oui, c'est lui, c'est le jeune marquis de Beaulieu.

— Tiens! mais, c'est Gaston. Nous ne pouvons le laisser là?

— Mais où le transporter?

— Eh! au couvent, ventredieu! Son père, le duc de Beaulieu, est très bien en cour. Le cardinal sera bien aise de faire soigner sous ses yeux le fils d'un des plus grands seigneurs du royaume et un des plus chauds admirateurs de sa politique.

— Mais la reine Anne? objecta un des gardes.

— Bah! Gaston est jeune, il est joli garçon, il est blessé pour trois raisons d'être bien accueilli par notre aimable et belle reine.

Les trois gardes relevèrent tout doucement Gaston, en